## JOURNAL INTIME - Extension des Feux

## Citations de presse

...disque férocement atypique, à l'architecture libre et rigoureuse, chaudron bouillonnant de textures en fusion d'où surnagent de diaboliques petites machines rythmiques.



Pascal Rozat (Jazz Magazine Nov. 2013)

J'écoute en boucle "Orage à Tonnerre" et je me régale de tant de musique, construite à partir de riffs, de courtes séquences, Frédéric Gastard sachant déduire d'un énoncé simple toutes les conséquences complexes qu'il contient.

Philippe Méziat (Citizenjazz.com)



Temples sonores qui, émergeant tel le soleil au lever, éblouissent irrésistiblement l'auditeur, voilà sans doute l'un des chefs-d'œuvre de la musique "audiotactile" de la seconde décennie de notre  $21^{\grave{e}me}$  siècle.

Ludovic Florin (Impro Jazz nov-déc. 2013)

...la musique proposée par Journal Intime offre une synthèse rare : chercheuse mais vivante, inventive mais groovy, elle ne laisse personne sur le bord de la route.

Jean-François Mondot (Jazzmagazine.com)

Extension des Feux explore encore plus loin que les opus précédents. Les compositions de Fred Gastard feraient décoller vers la lune une charrette à foin.

Bruno Pfeiffer (Libération)

... tout semble construit au service des sons, des couleurs, des timbres, des trames, du plaisir charnel des harmoniques des cuivres. (Jazz à Paris)

...C'est encore ce souffle qui attise Extension des Feux : comme un ardent désir de faire jaillir une matière en ébullition, dont on ne sait ce qui tient de l'écriture, ce qui vient de l'écriture. A leurs côtés, deux flambants artificiers allument quelques mèches : le guitariste Marc Ducret et l'accordéoniste Vincent Peirani ont dans leurs doigts de quoi mettre le feu, l'étincelle susceptible d'exploser les formes. Ecoutez donc « Les 38 Lunes », long mouvement incandescent.

Jacques Denis (Jazz News)

Les invités Marc Ducret et Vincent Peirani apportent un contrepoint spatial, pendant que la virtuosité de ce trio de cuivres rivalise avec n'importe quel ensemble similaire en activité aux Etats-Unis, à l'exception du fait qu'il n'en existe aucun !

Brent Black (Criticaljazz.com)

## Revue de presse

### Jazz Magazine Nov. 2013

# **CHOC**

## JOURNAL INTIME

**Extension des feux** 

1 CD NEU KLANG / ABEILLE MUSIQUE



NOUVEAUTÉ. Avec ce nouvel opus, Journal Intime aggrave sérieusement son cas. Ces dernières années, le trio était pourtant parvenu à compenser son improbable instrumentation par un projet bien troussé autour de la musique de Jimi Hendrix, qui avait séduit les programmateurs comme le public. Et voilà qu'au lieu d'appliquer la même recette à d'autres classiques pop-rock (Beatles, Led Zep, Zappa...), cet énergumène de Fred Gastard se met en tête de composer un répertoire entièrement original! Non, franchement, à croire qu'au conservatoire ce type a séché le cours optionnel de marketing musical... Alors, bien sûr, vous

me direz : il compense en partie en invitant deux références du jazz français à se joindre au groupe, le déjà vétéran Marc Ducret et le jeune loup Vincent Peirani. Sauf qu'à l'arrivée, ça donne un quintette avec une instrumentation à coucher dehors : trompette, trombone, saxophone basse, guitare électrique et accordéon ! Non, franchement, qui voudrait écouter un truc pareil ? Des critiques de jazz comme moi, à la rigueur ; vous, peut-être, qui lisez cette chronique ; sans doute aussi le public de quelques festivals pointus, branchés avantgarde. Mais enfin... Allez, prenons-nous à rêver un peu : et si les auditeurs s'entichaient par milliers de ce disque férocement atypique, de ces petites suites à l'architecture libre et rigoureuse, chaudron bouillonnant de textures en fusion d'où surnagent de diaboliques petites machines rythmiques ? Tant qu'il y en aura pour se souvenir que la musique peut être création, il est permis d'espérer... et tant pis pour le marketing ! • PASCAL ROZAT Sylvain Bardiau (tp), Matthias Mahler (tb), Frédéric Gastard (bs, comp), Marc Ducret (g), Vincent Peirani (acc). Ludwigsburg, Bauer Studios, du 17 au 20 février 2013.

### Jazz News Nov. 2013



## JOURNAL INTIME AVEC MARC DUCRET & VINCENT PEIRANI

Extension des feux

(Neuklang/Abeille Musique)

Précédemment, ils avaient salué Jimi Hendrix à travers Lips On Fire. Une énergie électrique irradiait ce trio à la configuration peu commune: Sylvain Bardiau (tp), Frédéric Gastard (sax basse) et Matthias Mahler (tb). C'est encore ce souffle qui attise Extension des feux : comme un ardent désir de faire jaillir une matière en ébulition, dont on ne sait ce qui tient de l'écriture, ce qui vient de l'écriture. À leurs côtés, deux flambants artificiers allument quelques mèches : le guitariste Marc Ducret et l'accordonniste Vincent Peirani ont dans leurs doigts de quoi mettre le feu, l'étincelle susceptible d'exploser les formes. Écoutez donc « Les 38 Lunes », long mouvement incandescent. JACQUES DENIS

Régional de Paris: Maxence Ravelomanantsoa au saxophone ténor, Léo Pellet au trombone, Alexandre Perrot à la contrebasse et Ariel Tessier à la batterie. Ils sont jeunes – pas encore trentenaires – et ils vont vite: Floor Dance, un EP, en 2011, un premier prix de composition au concours jazz à La Défense en 2012 et, Word, un premier disque chez Such Prod en 2013!

invite Stéphane Guillaume à la clarinette basse pour « Stammer » et au saxophone soprano pour « City Owl ». Quant à la « Far North Suite », clin d'œil à la Far East Suite de Duke Ellington et hommage à la Suède, où se trouve une partie des racines de Jarret, elle est écrite pour un nonette: la voix d'Isabel Sörling, les bugles de Benjamin Belloir et Luzignant, Bertrand l'euphonium d'Anthony Caillet. Jarret a composé les douze titres de Word. Des morceaux de facture habituelle et des intermèdes de moins de deux minutes côtoient la



Word se déroule sur fonds de rock progressif : batterie puissante (« Stammer ») et rapide, sèche et mate (« Talk 1 »); motifs répétitifs (« City Owl ») et minimalistes (« Emily's Sleep »); mélodies dissonantes et délicates, qui contrastent avec la rythmique (« Over The Lazy Dog »). Guillaume propose un chorus de clarinette basse construit habilement, avec une montée en tension progressive, servie par une sonorité séduisante et chaleureuse. Au soprano, après un dialogue impétueux avec le ténor de Ravelomanantsoa, il part dans une envolée aigue et débridée. Ravelomanantsoa joue sur plusieurs registres: soyeux et feutré dans « Emily's Sleep », perçant dans « Ashfield », neo-bop dans « Far North Suite »... Unissons, contrepoints, décalages, canons, questions-réponses : les interactions du saxophone ténor et du trombone marquent de leur empreinte la musique de PJ5 (« Peanuts »). Quand il joue les chœurs, Pellet profite d'un son

brillant et d'un phrasé fluide pour accompagner les solistes avec élégance (« Ashfield »). Il prend des chorus majestueux (« Over The Lazy Dog ») et toujours soignés (« Mutisme »). Les répétitions de rifs sourds («Stammer»), les phrases grondantes (« City Owl ») profondes les lignes (« Ashfield ») de Perrot complètent parfaitement le drumming robuste de Tessier (« Over The Lazy Dog »), qui alterne passages binaires violents (« Peanuts ») et gravité (« Ashfield »). Les accords discrets de Jarret n'accaparent jamais la parole et le guitariste laisse beaucoup de place aux soufflants et à la section rythmique (« Over The Lazy Dog »). Si l'introduction, court motif de fugue, et le solo de Jarret dans « Peanuts » sont tout en souplesse vivacité, à la Rosenwinckel, son interlude dans «Ode» est aérien et planant, davantage dans l'esprit de John Abercrombie. « La Far North Suite » fait un peu bande à part dans Word: par sa durée (plus de onze minutes), par sa forme (succession d'ambiances, plus pop que rock) et, bien sûr, son instrumentation, avec notamment les vocalises langoureuses et mystérieuses de Sörling...

Avec ce disque de jazz rock alternatif, ascendant acoustique, PJ5 révèle un caractère bien trempé et la fougue de *Word* devrait en combler plus d'un!

#### **Bob HATTEAU**

# JOURNAL INTIME EXTENSION DES FEUX NEUKLANG

Sylvain Bardiau (tp), Matthias Mahler (tb), Frédéric Gastard (bass sax) + Marc Ducret (g), Vincent Peirani (acc). 17-20 février 2013, Bauer Studios, Ludwigsburg.

Selon Jean-Louis la Chautemps, musique enregistrée n'est rien d'autre qu'une forme de musique castrée. En effet, les micros ne permettent pas de capter la subtilité des transitoires d'attaque d'un son, ces phénomènes acoustiques étant justement primordiaux apprécier réellement les qualités de sonorité d'un musicien. En conséquence, et en y réfléchissant un peu, on comprend pourquoi il n'est finalement pas si fréquent d'être touché par de la musique enregistrée. Lorsque cela se produit, comme avec le dernier

disque du trio **Journal intime**, la performance est doublement méritoire.

Reprenant mes esprits après le puissant choc émotionnel produit par cette musique, et cherchant à comprendre les raisons d'un tel ébranlement, j'en venais à cette conclusion évidente : cet album déborde d'intelligence, déclinée à plusieurs niveaux.

a) intelligence de la construction: la conception architecturale s'avère remarquable, en une articulation et un équilibre parfaits du micro et du macro, une structure par états successifs fondant de formes globales pensées pour établir de progressives tensions admirablement menées. Les trois suites qui composent « Extensions des feux », toutes de Frédéric Gastard, portent par ailleurs quelque peu la marque du Tower de Marc Ducret (dont le saxophoniste basse de l'un des groupes est justement tenu par Frédéric Gastard), à l'image des sonneries cuivrées résonnant dans la troisième partie de «Orage à tonnerre ».

b) intelligence de l'écriture : tout Stravinsky dans les comme Symphonies d'instruments à vent, Frédéric Gastard réussit à faire sonner de trois à cinq instruments comme un grand ensemble. Aucun sentiment de creux dans cette musique, y compris dans les passages à une ou deux voix. De la sorte, on perçoit combien les invités - Marc Ducret et Vincent Peirani (intelligence aussi dans le choix des guests) - ajoutent une valeur supplémentaire à une œuvre qui se tient en soi (et non, comme c'est le cas dans des travaux mal agencés, les laisser porter de lourdes responsabilités de réalisation pour palier à des défauts de conception).

c) intelligence de la facture : outre le fait que l'esthétique de Journal intime passe de la musique de chambre au groupe influencé par rock, de l'ensemble expérimental aux sonorités du grand orchestre, le traitement instrumental au moment des improvisations libres laisse l'influence deviner de l'électronique dans les interventions des remarquables Sylvain Bardiau et Matthias Mahler. Dans ce registre, Vincent est tout aussi Peirani convainquant, prouvant nouveau qu'il sait parfaitement nager en eaux troubles.

c) intelligence de l'expression, enfin : à aucun moment les interprètent ne forcent le trait alors que la charge émotionnelle est puissante (sublime solo de Marc Ducret à la fin « Les 38 lunes » par exemple), en plus d'être très évocatrice (« Orage à tonnerre »). On hésite à appliquer le mot de « profondeur » à cette expression noblement hiératique, au fatalisme envoûtant, tant il a été galvaudé. Et pourtant, il s'impose ici avec force.

Temples sonores qui, émergeant tel le soleil au lever, éblouissent irrésistiblement l'auditeur, voilà sans doute l'un des chefs-d'œuvre de la musique audiotactile (telle que la définit Vincenzo Caporaletti¹) de la seconde décennie de notre XXIe siècle.

#### Ludovic FLORIN

P.S.: Marc Ducret me confirme par mail qu'en concert c'est encore mieux. Conclusion: si Journal intime passe près de chez vous, précipitez-vous y!

Joëlle LÉANDRE, Steve DALACHINSKY THE BILL HAS BEEN PAID Dark Tree DT03

Je ne vais pas trop m'attarder sur ce disque car dans le précédent numéro d'Improjazz Joël Pagier en a fort bien parlé, et je ne peux qu'être d'accord avec tout ce qu'il a dit. En revanche, je peux peut-être parler un peu plus des textes et du travail de Steve Dalachinsky, en ma capacité d'anglophone. Le disque présente trois longs poèmes écrits et lus par le New Yorkais. Le premier est dédié à la chanteuse et poète Jeanne Lee, et les paroles de Steve s'envolent dans tous les sens, tirées par des onomatopées rappelant le scat et la vocalisation. Il est question de liberté, liberté du chant, liberté de vivre, liberté du sens et du non-sens des paroles. Ce texte et la performance de Dalachinsky et Léandre, sont splendides, et les disque mérite l'écoute ne serait-ce que pour cette piste. Mais on est gâté, et heureusement il y en a d'avantage. Son Of The Sun (After Magic) est un texte mystérieux, voyage dans l'après-soleil où les souvenirs s'entrechoquent, les images et disparaissent apparaissent

comme les feuilles mortes de l'automne qui nous entoure en ce moment. Un troisième poème Sweet &Low (Word of Light And Love / The Bill Has Been Paid) complète la trilogie. La vie a-t-elle un coût? Qui paie la facture? Comment éviter la fracture? Les mots sont pesés mais pas vendus au poids, la musique est libre, mais pas gratuite. Trois textes très forts, très différents, un Steve Dalachinsky en pleine forme, et Joëlle Léandre toujours là où il faut, de l'amour mais du labeur, des sons qu'il faut mériter. Dalachinsky et Léandre se connaissent et collaborent depuis quelques années déjà, il était temps de s'en rendre compte sur disque; merci à Bertrand Gasquet et Dark Tree pour ce très beau cadeau.

Gary MAY

#### ESTAMOS TRIO PEOPLE'S HISTORIA

Relative Pitch

Carmina Escobar : voix, électronique, enregistrements de terrain Milo Tamez : batterie Thollem McDonas : piano

Thollem McDonas nous revient avec cet album en trio réalisé sur une période de douze mois dans différentes régions du Mexique et des USA. Après Terry Riley, c'est au tour de William Parker, partenaire occasionnel de McDonas, de rédiger un texte de pochette pétri de sagesse hallucinée, philosophie et poésie entremêlées dans un même jet de plume. Venons-en à la musique, d'une originalité sans commune mesure. Perte de repères garantie, vertige assuré. Un rite initiatique, des reliefs impossibles, et ce sans avoir consommé de peyotl. La pochette intrigue autant qu'elle effraie, et les titres énoncés dans une langue mystérieuse ne font rien qu'à entériner la confusion. Tout à fait improvisé, l'ensemble se signale par une approche délicate et ludique, même si les choses s'emballent un brin ici ou là (Kabun). Parcimonieusement perméables à des enregistrements de rue, de pluie, de palabres opaques, et à de légères altérations électroniques, ces douze morceaux sont étrangers à tout schéma connu, réfractaires au dogme, et aussi éloignés du jazz que de l'improvisation européenne souvent axée sur une exploration instrumentale, aussi conventionnelle soit-elle. Quand le running time s'est écoulé, on n'est

pas certain de ne pas avoir révé. Vérification faite, tout est bien fixé sur la galette, de l'onirisme des voix traitées sur Bionifion au piano mutin, légèrement désaccordé de McDonas. Insaisissable, ce pur fantasme audio semble s'envoler à tire d'ailes dès que l'on cherche à le discerner, dès que l'on croît en percevoir les contours, les couleurs, le scintillement... Un disque jusqu'au-boutiste, l'imagination à la manœuvre – une réussite.



David CRISTOL

### THE ROAD TO JAJOUKA

Howe records Dist. Harmonia Mundi

Produit par Billy Martin (du trio Medeski, Martin & Wood), cet album est à la fois un hommage et un acte de soutien au groupe traditionnel marocain Master Musicians of Jajouka, basé dans les méditerranéennes du Rif. Plusieurs disques de la formation ou de leur leader Bachir Attar ont paru depuis une vingtaine d'années, parmi lesquels des collaborations remarquées avec Bill Laswell, Elliott Sharp, Talvin Singh, Maceo Parker et Etant Donnés. Plusieurs décennies après que Paul Bowles, William Burroughs, Brian Jones aient été fascinés par les transes profondes de cette musique cérémonielle, vingtaine d'admirateurs, soucieux de la préservation de cette culture menacée d'extinction, ont pris part à ce projet et croisé le fer - par technologie interposée - avec les villageois de Jajouka. Défilent ainsi, selon diverses configurations et sur un ou plusieurs titres, John Medeski (orgue), Chris Wood (contrebasse), Lee Ranaldo, Al Maddy et Marc Ribot (guitares, banjo), Aïyb Dieng (percussions), DJ Logic (platines), Mickey Hart et Billy Martin (batterie), John Zorn et Ornette Coleman (saxophone alto), Shahzad Ismaily, Flea, Danny

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> La definizione dello swing. I fondamenti estetici del jazze delle musiche audiotattili, Ideasuoni, 2000.

### **Chronique CD « Extension des Feux » Citizen Jazz**



Les mélomanes observateurs auront pu, ces dernières années, voir le nom de **Journal Intime** en de multiples endroits. D'une part parce que *Lips On Fire*, le précédent disque, a suscité à juste titre un engouement que les concerts n'ont pas démenti, et d'autre part parce que le trio, entité parfaitement autonome capable d'un surprenant déploiement de moyens expressifs, aime à se fondre dans des ensembles plus conséquents (La Grande Campagnie des Musiques à Ouïr de Denis Charolles, le groupe de Rodolphe Burger pour accompagner Jacques Higelin sur l'album *Coup de foudre* et sa tournée, le Tower de Marc Ducret...) Il nous fera bientôt le plaisir de rendre hommage à Neil Young aux côtés de Rodolphe Burger et Fred Pallem. À travers cette évocation - évidemment non exhaustive - de ses projets, se dessine une de ses caractéristiques : la pluralité. Tout, chez Journal Intime, est pluriel : les rôles des instrumentistes, les canevas architecturaux, les alliances de timbres, les influences, les incidences, les directions.

Cette fois, le répertoire est fait maison ; **Fred Gastard** s'est attelé à l'écriture de ces trois compositions à tiroirs divisées en deux ou trois parties, à l'intérieur desquelles se succèdent des épisodes démontrant un refus certain des formules définies. Car c'est dans une abondance de figures, de micro-passages et de mouvements que s'épanouissent ces longues suites. Elles ont en commun une écriture ciselée et un son unique, fortement cuivré bien sûr, mais également caractérisé par les nappes d'accordéon de **Vincent Peirani** et les fragrances rock qui s'échappent de la guitare. La connivence qui unit les trois membres du groupe à **Marc Ducret** date presque de la création du trio, et le guitariste a plusieurs fois apposé sa marque sur l'esthétique du groupe. Les deux invités, qui trouvent naturellement leur place au cœur de ces pièces sinueuses, contribuent à multiplier les chemins d'écoute possibles.

Alors, à quoi peut bien ressembler un tel quintet, pourvu de tant de voix ? La réponse est partiellement contenue dans la question. La musique d'Extension des feux n'est pas pensée pour être articulée autour d'un groove, d'une pulsation. Elle est aérienne, bien que solidement ancrée par les unissons qui donnent à ce labyrinthe de lignes mélodiques des accents rythmiques appuyés, ou par les riffs de guitare qui émergent inopinément des discours enchevêtrés (la seconde partie d'« Orage à tonnerre »). Journal intime version étendue (les deux invités sont présents tout au long du disque) projette dans un présent brûlant des modes de jeu et des conceptions glanées çà et là. On entend aussi bien, au cœur de cette musique à la fois savante et populaire, des réminiscences des marching bands de la Nouvelle-Orléans (pour le côté concertant et tressé des lignes mélodiques), des recours aux miniatures qui s'installent en cycles, chers à Steve Reich, on pense parfois à Stravinsky pour la puissance et l'accentuation orchestrale de certains phrasés, à Braxton pour les constructions presque mathématiques, ou encore à Messiaen qui, lui aussi, s'amusait à déguiser la fausse simplicité de sa musique en luxuriante jungle sonore. Mais surtout, on se régale d'une synthèse singulière entre un nombre difficilement quantifiable d'influences. La musique de Journal Intime est presque exclusivement collective même si, de temps en temps, certains instruments sont mis en valeur par l'écriture. Une multitude de gestes musicaux font à tout moment affleurer l'improvisation, sans que celle-ci se décide à estomper l'impressionnant travail de mise en place. Ces suites sont des chansons simples autant que des œuvres complexes. On a beau s'escrimer à trouver des qualificatifs, cette musique continue de garder jalousement ses secrets et ses charmes. Peut-être est-elle trop turbulente pour se faire tirer le portrait.

Notons que le trio et ses deux invités ont enregistré dans les conditions du *live* mais en studio, mais qu'on peut écouter une autre version de ce répertoire, à deux pièces près, sur le disque vinyle également sorti sur le label Neuklang (Studio Konzert), dont Citizen Jazz a déjà dit <u>le plus grand bien</u>. Encore d'autres sens de lecture! Autant dire qu'on n'est pas près de tourner la page. par Olivier Acosta // Publié le 10 février 2014

## Chronique CD "EXTENSION DES FEUX" Les DNJ - 12 janvier 2014

Extension des feux est le nom du dernier opus du trio Journal Intime. Comme dans leur précédent album, Lips on fire, où ils évoquaient Hendrix plus qu'ils ne l'interprétaient, sans volonté de réelle relecture, nos trois compères se frottent à tous les répertoires mais surtout au leur qui ne ressemble à rien d'autre. Un paysage sonore préparé et improvisé, brossé à grands traits quelque fois, par touches empâtées aux couleurs fortes et néanmoins nuancées comme le travail formidable sur la pochette d'Hélène Poignon.

Les compositions ne sont pas que prétextes à divagations soniques : avec une approche organique, les musiciens travaillent en profondeur le son et le rythme, triturant, malaxant, mâchouillant la pâte sonore, éructant parfois, hoquetant souvent.

Matthias Mahler est époustouflant au trombone, quand on aime cet instrument. Et c'est mon cas ! On n'est pas en reste avec les saillies du saxophone de Fred Gastard, les fulgurances de la trompette de Sylvain Bardiau : voilà des interventions à souffle continu, ponctuées de piquetages de guitare, de giclées d'accordéon. A ce trio de vents, Journal intime a en effet ajouté deux instruments harmoniques, guitare et accordéon. Et leurs invités sont, excusez du peu, Marc Ducret et Vincent Peirani. C'est sans doute l'une des plus intéressantes combinaisons de talents qu'il est donné d'entendre en France actuellement.

Cette extension des feux ne présente peut-être pas beaucoup de disparité ni de changement de « mood » dans les 3 suites qui composent l'album, respectivement intitulées Orage et Tonnerre, Chroïd, les 38 Lunes, mais indéniablement, se reconnaît dans ce concept album, un sens de la mise en route, une façon de conduire l'attelage. Complicité palpable d'autant plus belle que les timbres se marient à merveille : trombone, trompette, sax basse renouvellent assurément l'art de la formation triangulaire, avec une sonorité inouïe de brass band à ...trois. Une musique exigeante qui passe pourtant dès la première écoute. Est-ce dû à la sonorité ronde, chaude, puissante de l'ensemble, la volonté d'aller explorer ailleurs, dans les marges, entre musique de chambre et grooves de basse ? Certes, il faudra y revenir pour mieux saisir la subtilité de cette musique que l'on écoute d'un trait jusqu'à l'épuisement de la galette.

Mais au fait qui drive? On sait que les compositions sont du saxophoniste basse Fred Gastard qui apporte ses couleurs, son goût de la construction, une profondeur imaginative....Alors peintre, maître de la forge ou les deux à la fois? La rythmique n'est pas unidirectionnelle et sans changer vraiment de territoire, on se perd avec bonheur dans un jeu de couches temporelles superposées, un univers délicieusement étrange. Des moments de recueillement dans la première pièce, à moins que ce ne soit l'attente de l'orage, une lente montée (orgasmique) avant l'explosion qui est souvent le fait de Ducret, une effervescence ramenée à une dynamique assumée à trois, quatre, cinq. On avance dans cette géographie d'instruments qui se superposent, on flotte dans cet univers en expansion, vers l'inconnu.

Mais franchement avec de tels musiciens aux commandes, l'aventure est tentante, le plaisir communicatif jusqu'à la conclusion d'une guitare ailée qui revient aux meilleurs moments du rock progressif, sur ostinatos lancinants et fièvreux. On écoute fasciné ce trio de cuivres, uni et charnel, à la puissance polyphonique : sans rythmique habituelle, on est au creux d'un ensemble orchestral auquel les voix de la guitare et de l'accordéon prêtent tout leur sens.

Au fait, que signifie le titre ? Ce sont des feux qui s'allument partout dans notre époque trouble et troublante, perdue, mais qui ne se résigne pas pour autant. Indignation, dénonciation musclée, velue, et embrasement. Un programme auquel on adhère de bon cœur. Vous aussi ?

Journal Intime sort également son vinyle, disponible depuis le concert au Triton en décembre dernier : il s'agit d'un enregistrement analogique pur, en série limitée, issu d'un concert public donné aux Studios Bauer de Ludwigsburg, en Allemagne, le 17 février 2013, juste avant l'enregistrement d'"Extension des Feux" le CD.

Avec cet enregistrement le trio inaugurait la nouvelle signature du label Neuklang.

Mais on vous en reparlera...très vite. Sophie Chambon pour Les DNJ (Les Dernières Nouvelles du Jazz)

### Chronique CD « Extension des Feux » le 12 novembre 2013 sur jazzaparis.canalblog.com

Journal Intime est un trio composé de **Sylvain Bardiau** (tp), **Frédéric Gastard** (sax basse) et **Matthias Mahler** (tb). Si vous ne connaissez pas encore, il est plus qu'urgent d'en faire connaissance, par exemple en allant sur leur site : <a href="www.triojournalintime.com">www.triojournalintime.com</a>
Des sons et des vidéos de leur dernier CD "Extension des feux" vous y attendent.
Lire aussi <a href="guelques mots d'antan">quelques mots d'antan</a>

Il s'agit d'un trio des plus surprenants, jouant dans la cour des grandes formations avec seulement trois musiciens. C'est qu'il y a là un très grand talent d'arrangement, de composition (de Fred Gastard), une science des alliages de timbres qui laisse pantois.

Ce trio s'est placé dans une filiation assumée au jazz et à son histoire, avec les chatoyances de ses pupitres de cuivres, ses couleurs, ses figures (Duke et Thelonious au sein de la Grande Campagnie des Musiques à Ouïr). On retrouve des riminiscences d'un jazz qui savait être somptueux ... avec les rugosités d'aujourd'hui, les déstructurations. Présence encore du goût du chant, des ponctuations, et oui, d'un swing certain.

Filiation aussi de Jimi Hendrix ? Je ne sais, je n'ai pas eu l'occasion d'entendre leur précédent CD, "Lips on fire".

Cela dit, tout leur travail est de faire chanter les matières, de les travailler, de les réinventer, pour produire de nouveaux mix de couleurs, pour titiller notre sensibilité ... ce qui est au coeur des musiques dites improvisées.

Cette formation nous conduit à changer radicalement d'écoute: une musique des matières, des granulations. Il y a bien des segments vaguements mélodiques, quelques répétitions et transformations, mais tout semble construit au service des sons, des couleurs, des timbres, des trames, du plaisir charnel des harmoniques des cuivres.

Pour ce nouveau projet "Extension des feux" (NCD4078), notre trio a choisi d'inviter deux pointures, **Marc Ducret** (g) et **Vincent Peirani** (acc).

Cela fait-il quintette? Pas toujours tant Journal Intime est soudé par une déjà longue complicité,

tant leur couleur propre est prégnante. Mais ces deux invités là ont su accepter la gageure de cette proximité, sans exiger de place particulière lors de solos, ni de rôle attitré dans les pâtes orchestrales.

Et l'ensemble fonctionne remarquablement, l'écriture, probablement.

Trois suites d'environ dix huit minutes chacune : "Orage à tonnerre", "Chroïd", "Les 38 Lunes" (douce poésie des titres).

"Orage à tonnerre" se présente en trois parties assez différentes. Une premère en forme de drone à l'ambiance sombre, dont l'origine des sons est indéterminable. Un 2eme mouvement en forme d'écoulement lent, où les sonorités de Marc Ducret et de Vincent Peirani sont parfaitement fondues. Des jaillissements aussi qui lacèrent l'espace. Enfin, une 3eme partie marquée par un jeu époustouflant de Matthias Mahler (tb) et un très beau duo avec Fred Gastard (sax basse) avant l'entrée des autres musiciens.

"Chroïd" s'ouvre sur une énigme pour mes oreilles encrassées : qui chante au milieu des deux autres de Journal Intime , la trompette de Sylvain Bardiau ? le trombone de Matthias Mahler ? Va pour la trompette (ou un buggle ?), jouée d'une manière virtuose, avec des zigzags de coq sans tête, une science du trio qui est leur signature même, et une guitare qui sait rentrer avec l'humilité et l'efficacité d'un sideman (!!!). Et un final de Vincent Peirani souverain. Enfin, une 3eme partie très dansante, balancée, trés "Journal Intime". A chaque pièce, on est convaincu qu'il s'agit de la meilleure, avant l'écoute de la suivante.

L'amorce des 38 lunes est un bijou de duo accordéon - sax, une mix de couleurs complémentaires, une délicate harmonie de timbres. Puis une forme de dialogue entre Fred Gastard et les accords répétés des autres musiciens, nous entraîne dans un solo bouleversant, dans des suraigus qui font douter, avant le retour du duo basse - accordéon, et l'entrée progressive des trois autres instruments dans une séquence entêtante. Le second mouvement est un log chant d'accords, d'où émergent les miaulements exacerbés de la guitare, des grondements du sax. Une pause puis un final lent, pour rappeler qu'il s'agit d'un orchestre dans la pleinitude de ses couleurs.

A la fin du disque, un silence nécessaire.

### **Studio Konzert - Journal Intime (Vinyle Live)**

Attention: disque vinyle! En édition limitée!! Et « flat edge » !!! Ah, je vois qu'on tique un peu sur ce dernier terme. Ça veut dire « bord plat », c'est à dire que le disque, au lieu d'être coupant dans sa circonférence, là où l'on met les doigts pour le tenir, offre une petite surface plane et non coupante tellement le disque est épais. Les premiers « Blue Note » étaient ainsi, et puis assez vite on a réduit le grammage du vinyle et les bords sont devenus fins - donc tranchants. D'où, chez les échangeurs de vinyles, l'habitude de faire les paquets en séparant disque et pochette, sinon, pendant le transport, on risque d'abîmer sa précieuse couverture et d'en fendre les bords. Fin (provisoire) de l'épisode « tout ce que vous avez voulu savoir sur les disques vinyles et qu'on ne vous a jamais dit parce que les secrets de ce genre, ça ne s'ébruite pas ».

Sinon quoi ? Vous serez peut-être surpris de voir, sur la pochette, la tête de nos joyeux et brillants musiciens, ce qui n'est guère dans leurs habitudes. Rassurez-vous : le CD qui sort parallèlement respecte, quant à lui, la tradition de ce trio, et on envisage même, s'il y a retirage du LP, de lui

substituer un autre design. Collectionneurs, aux aguets ! En l'occurrence, les producteurs du vinyle (le label Neuklang) ont été si généreux [1] que ses membres ont été autorisés à choisir l'habillage de leur « gatefold cover » (pochette ouvrante), avec photos en couleur et portraits rapprochés. Et d'ailleurs, pourquoi pas ? Au dos, toutes les informations sur la séance, place des instruments, identification des micros, de la console, du magnétophone à bande analogique. Car attention : ceci n'est pas un vinyle réalisé après coup à partir de fichiers numériques ! C'est un véritable disque noir, enregistré et pressé dans les conditions de l'époque (AAA). Ce triple A est probablement un clin d'œil, une plaisanterie. Et en plus, elle est drôle. « Journal Intime » en triple A, mais c'est bien sûr... Je propose désormais, au lieu des « chocs », « élus » et autres « zémois », la notation en triple lettres, avec des plus et des moins. Ça ira plus vite, et nos lecteurs seront informés avec précision. « Ce mois-ci », dira-t-on, « Keith Jarrett a perdu son triple A pour être rétrogradé en AA-», ou encore, « Vincent Peirani obtient un triple A renforcé ».

Bon, à propos de **Vincent Peirani**, sachez qu'il est arrivé dans le studio Bauer dix minutes après le début du concert (probablement un avion en retard), et comme **Marc Ducret** et lui ne s'étaient jamais rencontrés sur ce programme, son inscription dans le concert a été du genre funambulesque. Car vous devez savoir aussi que ce disque provient du « concert en studio » du 17 février 2013, dans les conditions du direct absolu, qui servait en quelque sorte de répétition générale à l'enregistrement du CD, réalisé lui les 18, 19 et 20 février. Sorti avec quand même deux petits morceaux du « live » ! Tous ces détails, nous les devons à **Sylvain Bardiau**, intarissable sur le sujet. Par ailleurs, « Orage à tonnerre » (allusion au Chablis récolté sur cette commune ?) dure 10:08 sur le LP et plus de 17:00 sur le CD (en trois parties), « Chroïd » est en trois parties dans les deux cas avec une durée supérieure sur le vinyle (22:09 contre 18:21), et « Les 38 lunes » n'est joué dans sa totalité que sur le CD. Pas de problème : il faut avoir les deux !

J'écoute en boucle « Orage à Tonnerre » (version LP) et je me régale de tant de musique, construite à partir de riffs, de courtes séquences, **Frédéric Gastard** sachant déduire d'un énoncé simple toutes les conséquences complexes qu'il contient. Le solo de **Marc Ducret** est de ceux qu'on aime, **Mathias Mahler** est d'une présence hallucinante. Du coup, *Les 38 lunes* sont comme un ciel de traîne. Et **Sylvain Bardiau**, sur tout le début de « Chroïd », me fait penser à la façon dont Lester Bowie savait rendre vivante la façon de jouer des grands anciens, tout en les subvertissant. Je vais de ce pas écouter le CD, qui sera également chroniqué dans ces colonnes, sous une autre plume.

(Disque écouté sur une chaîne hi-fi banale, mais avec une platine Thorens TD 124, tête de lecture banale Shure M 44 MC.)

[1] C'est la première fois dans l'histoire du trio qu'un producteur assume entièrement seul la production du disque!

par Philippe Méziat pour Citizen Jazz, le 9 décembre 2013

# <u>De Django Reinhardt à Marc Ducret en passant par Journal intime</u> Vendredi, 05 Octobre 2012 23:55 | Écrit par Franck Bergerot | Jazzmagazine.com

La Dynamo, Pantin (93), le 7 octobre. Journal Intime crée "Extension des feux": Sylvain Bardiau (trompette), Matthias Mahler (trombone), Frédéric Gastard (sax basse), Marc Ducret (guitare).

Journal Intime donc, sur un programme de la plume de Fred Gastard, dont il me reste le souvenir d'une palette de nuances, de couleurs, de matières, une puissance polyphonique rare, dans l'énergie comme dans la douceur, entre musique de chambre et grooves. Les trois de Journal intime ont assimilé le vocabulaire instrumental étendu que défrichèrent les chefs de file de la *free music* des années 70, tel Paul Rutherford auquel Matthias Mahler fait maintes fois penser, mais ils ajoutent à ces pratiques une sens du parcours, de la construction, de la cosmogonie qui faisait autrefois défaut et faisait souvent tourner en rond leurs illustres prédécesseurs, sauf lorsqu'un Barry Guy prenait les choses en main. Qu'ils semblent se chercher ou qu'ils se rassemblent autour d'un groove de baryton, c'est toujours dans un état d'écoute, de réaction, de complémentarité d'où provient cette puissance polyphonique, avec une spontanéité et une diversité de geste qui tiennent de l'improvisation et une cohésion du son qui relève de l'écriture, dans un équilibre rappelant cet art de la "collective" néo-orléanaise qui atteignit son état de grâce voici quelques 90 ans. Les grooves de baryton, habituel écueil de la formule "vents sans rythmique", sont ici maillés dans un tissu orchestral tel que l'on en oublie le système sans en perdre la motricité.

À leurs vents, les musiciens de Journal Intime ont voulu ajouter "un instrument harmonique", formule dont s'amuse Marc Ducret à la sortie du concert, tant sa contribution harmonique s'estompe dans le piquetage de sa guitare, dans l'étalement mélodique de ses lignes ou dans le nappage d'épaisses masse sonores. Il retrouve ici un contexte orchestral qu'il affectionne, le *brass band*, et le format orchestral n'est pas sans évoquer son œuvre *Tapage* pour trompette, trombone, petite basse, tuba, guitare et batterie qu'il donna en 2004 à Monaco.

Rappel chaleureux. Les musiciens donnent un dernier morceau qui sera le lieu d'un formidable pas de deux entre Fred Gastard et Marc Ducret. Je me souviens d'avoir flashé sur Fred Gastard dès ses premières apparitions au sein du Sacre du Tympan et à la tête des Dentelles à Mamie au cours de ces dix dernières années. Le voir ainsi donner la réplique à Marc Ducret me laisse passablement ému, même si ce n'est pas là leur première collaboration. Ce qui n'est rien dire de la prodigieuse et très musicale (*musikalisch* diraient plus explicitement les Allemands) virtuosité de ses deux compères.

Le Trio renouvellera plus tard l'expérience avec Vincent Peirani avant que les deux invités ne se retrouvent en studio. Auparavant, "Extension des feux" prend la route : il sera ce soir 6 octobre à Vitrolles (Charlie Free) et le 11 à Perpignan (festival Jazzèbre). Après quoi, Journal intime reprendra son répertoire habituel autour de Jimi Hendrix sans Marc Ducret, le 26 à Hyères (Jazz à Porquerolles), le 27 au Tourcoing Jazz Festival), le 28 à Paris (Atelier du Plateau pour un "Journal intime rencontre le cirque"), le 22 novembre à Strasbourg (Jazzdor), le 2 décembre à Courdimanche (Jazz au fil de l'Oise), etc. Mais du 9 au 21 novembre, Gastard et Mahler tourneront avec les douze musiciens du Tower-Bridge de Ducret... On vous dit tout dans notre numéro de novembre en préparation.

« J'énumère, j'énumère, écrivait Colette le 30 mars 1903 au retour d'un programme Richard Strauss au Nouveau-Théâtre, dans l'espoir de remplir ma demie-colonne sans parler de Richard Strauss qui m'embarrasse et que je n'aime pas. » Et bien moi aussi j'énumère pour remplir ma demie-colonne, mais j'adore Journal intime.

Franck Bergerot

## Journal intime: extension des feux par Pierre-Yves DB pour STACCATO www.staccato-hifi.fr

Au seul aperçu du titre de l'album « Extension des feux », dernière création de JOURNAL INTIME, j'imaginais Fred GASTARD en bleu de chauffe, arc-bouté sur son saxe basse tel un Vulcain moderne, rugissant des volutes de braises et de cendres mêlées, allumant partout des incendies plus ou moins volontaires avec une jubilation non dissimulée.

Souvenir assez prégnant des concerts de TOWER 1 et de TOWER-BRIDGE, formations organisées par Marc DUCRET, où il instillait jusqu'à l'overdose un groove incandescent, expression de son sens phénoménal du tempo et de l'accentuation.

Dans la confrérie des lanceurs de pétards, Matthias MAHLER, acteur très actif de ces deux aventures, n'était pas en reste, capable lui aussi, j'en atteste, d'enflammer n'importe quel pupitre de soufflants et son voisinage immédiat.

A 1ère vue donc, il devait s'agir ici d'un authentique brûlot, pour peu que Sylvain BARDIAU, Marc DUCRET et Vincent PEIRANI aient de leur côté décidé de mettre le feu aux poudres. Ce que tout laissait présager...

Voilà, je m'installe, une bouteille d'eau à proximité, faute d'extincteur, pour parer au risque d'être consumé sur place et je lance l'écoute en espérant arriver intact au bout des trois suites proposées (encore 3, c'est une manie).

## Orage à Tonnerre (ça promet)

Introduction en forme d'ouverture cuivrée, d'une étrange beauté, déclinant sur un ostinato de métal (anches de PEIRANI) et finissant par un léger grondement évocateur d'inquiétude. Lente mélopée mariant guitare et trompette sur une trame d'orgue tenu à six mains (accordéon - trombone - saxe). Sentiment d'attente quasi intimiste.

Emancipation des teintes dominées par la flamboyance du cri. Jeux de répons comme des éruptions/éructations chavirant dans un vertige de boucles furieuses.

Bégaiements d'odeurs sur fond de marche clopinante qui accélère et accélère jusqu'à trouver le tempo.

Groove ponctué des rires de la cohorte avant qu'elle reprenne haleine dans un rêve de silence.

#### Chroïd

Entrée du derviche au cœur du cercle processionnel fiévreux et entêté, au bord du collapsus. Final somptueux du 1er mouvement.

Successions anarchiques d'espaces et de haies dans un ciel de lave. Fanfare égarée à la recherche de l'accord parfait qui, une fois découvert, se désagrège.

Chœur vaguement soul plein d'échardes. Alternances rage/douceur en jeux d'aller-retour. Funk incantatoire balbutiant un passé futur dans la langue des étincelles.

### Les 38 Lunes

Balade impressionniste dans l'Eden multicolore, obsédée par le réveil de la bête. Course éperdue s'achevant en farce racontée en même temps par plusieurs voix et laissant des traces rituelles en forme de tâches orange.

Instants où la musique se fait matière qu'on étire, qu'on triture. Quand le rythme-vie naît du souffle, phrases modulées comme des éclats de chant, en écarts découpés à la lame de l'indifférence barbare.

Effleurements et fuites, retrouvailles sur fond d'obscur. Paix très fragile, très...

50 minutes plus tard, ou à peu près.

Je n'ai pas vu le temps passer, pas un moment de fléchissement, passionné de bout en bout...et physiquement intègre, enfin il me semble.

J'hésite à utiliser ce terme, tellement galvaudé ces jours-ci : polymorphe.

Il m'apparaît pourtant parfaitement définir un « son d'ensemble » qui serait comme l'empreinte de ce JOURNAL INTIME augmenté (DUCRET + PEIRANI).

La fusion (dans tous les sens) est évidente. Si l'ouvrage porte bien la signature de Frédéric GASTARD, l'implication de ses partenaires dans la réalisation globale du projet est telle qu'on jurerait qu'ils ont tous le même ADN.

Comme quoi, parfois, le talent se mesure au taux d'humilité.

Pas d'explosion brutale, outrageusement annoncée ou mise en scène par un quelconque monsieur Loyal se trompant d'endroit et d'époque.

La liberté engagée et revendiquée hors des chapelles brille de ses propres feux sans jamais avoir à se réclamer d'une mouvance ou d'un genre.

La granulation des timbres, le chatoiement des reflets et des couleurs, les subtiles textures harmoniques et rythmiques, la richesse des variations, la puissance des intentions, l'urgence des propos s'articulant en mots-notes comme autant de flashes, l'évidence des climats superposés, les nuances habitées s'expriment sans fard et viennent percuter un monde chloroformé par les vaines redites.

« Extension des feux » à comprendre aussi, peut-être, comme devenue possible par l'abolition des barrières, des frontières inventées de toutes pièces.

Les lueurs intérieures cheminent alors et se propagent au gré des contrepoints pensés en autant de passerelles reliant les images aux songes.

Certes, les sentiers empruntés ne sont pas faciles et s'arrêtent souvent net au bord du précipice. Pourtant on ne ressent aucune frustration tant la rupture est elle-même partie du verbe et participe au charme, comme le soupir, comme le non-dit, comme la pause après le geste.

Chapeau bas, messieurs et un immense merci.

## Journal Intime joue au Mikado

Jeudi, 19 Décembre 2013 13:01 | Écrit par jean-François Mondot poru Jazzmagazinecom

Journal Intime, ce sont des musiciens qui dansent. Chacun a son style propre. La danse de Fred Gastard avec son serpent python (pardon son sax basse) est la plus fougueuse. Celle de Sylvain Bardiau la plus sporadique. Celle de Matthias Mahler tient plus du piétinement. Celle de Marc Ducret est la plus intériorisée. Les yeux fermés, il réagit avec son visage aux inflexions de la musique, comme si celle-ci lui soufflait dans la figure. Quant à Vincent peirani, il bat vigoureusement la mesure...



Journal Intime invite Marc Ducret et Vincent Peirani - Samedi 14 décembre, le Triton (les Lilas, 93)

# Fred Gastard (sax basse) Matthias Mahler (Trombone), Sylvain Bardiau (trompette), Marc Ducret (guitare), Vincent Peirani (accordéon)

L'engagement physique de tous ces musiciens se nourrit de leur tempérament et de leur conviction. Mais c'est aussi, de manière pragmatique, la conséquence d'une formule qui se passe volontairement de contrebasse et de batterie. Du coup, tout le monde est au four et au moulin. **Fred Gastard**, a un rôle particulier dans l'impulsion rythmique. Souvent il lance au saxophone basse de puissantes rafales de slaps, comme au début d'« Orage à tonnerre », lorsque le trombone de Matthias Mahler explore magnifiquement le timbre de son instrument et joue comme s'il se posait à lui-même d'énigmatiques questions. La guitare et l'accordéon entrent ensuite, pour creuser cette tension, ainsi que la trompette, et la musique décolle irrésistiblement.

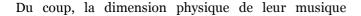
Journal Intime élabore des architectures musicales sophistiquées et mouvantes. Deux ou trois instrumentistes (souvent, donc, avec Fred Gastard) assurent une sorte de base harmonique. Les autres peuvent choisir d'épaissir cette pâte sonore, de la commenter, ou de graviter autour comme des électrons libres. Puis, très vite, les rôles changent. C'est une sorte de Mikado inversé. On ajoute des baguettes de bois sans faire écrouler l'édifice, pour mieux interroger la frontière mystérieuse entre équilibre et déséquilibre. Ensuite, après ces états exploratoires, chacun se retrouve pour un riff énergique. La musique bascule alors vers un versant plus écrit. Mais le Mikado continue. Des musiciens sortent du jeu et reprennent leur liberté. Tout va vite, rien n'est figé, ça commence dans des prises de risque très jazz contemporain et ça finit dans la transe...



Dans l'élaboration de ces Mikado sonores, Marc Ducret a un rôle essentiel. C'est souvent à lui qu'il revient d'être un facteur de déséquilibre, donc de dynamisme et de vie. La rencontre entre sa guitare (souvent saturée) et les cuivres offre de belles collisions sonores. Mais sa guitare n'est pas toujours distordue. Elle peut aussi se faire légère. Sa palette va de la pluie de clous à la pincée de sel. Rien n'est d'ailleurs systématique chez lui. Chaque note est approchée de manière différente. Le pied sur les pédales de distorsion, le médiator dans la bouche, il cherche la bonne attaque, la bonne durée, la bonne résonnance. Vincent Peirani, plus discret, contribue lui-aussi à élargir la palette sonore du groupe. Il trouve de magnifiques couleurs dans les aigus. Dans les graves, il est utilisé un peu comme un orgue.

La musique de Journal Intime se caractérise donc par des couleurs riches, variées, changeantes. Les cuivres peuvent aller assez loin dans l'exploration des timbres, mais sans s'enfermer jamais dans un registre d'expérimentation bruitiste. Toujours, ils sont rattrapés par la danse. Les musiciens du groupe, pour faire court, ont un pied dans Stockhausen et l'autre dans Jimi Hendrix (en fait, c'est un peu réducteur, car ces gars-là ont une quantité invraisemblable de pieds...), avec en plus cette culture de brass band qui les aimante vers le groove.

Après le concert, on parle quelques instants avec Fred Gastard, l'homme au serpent python. Il est aussi généreux pour expliquer sa musique que pour la jouer. Il a plein d'amis à embrasser, et l'entretien se poursuivra donc au téléphone le lendemain. Il raconte la genèse du projet : « Journal intime au départ c'est un trio, constitué par les trois cuivres. On fait de la musique ensemble depuis sept ans. En dehors de Journal Intime, on se retrouve dans une fanfare qui a un répertoire de groove pur, par exemple du Fela... On adore faire ça. Oui, bien sûr, on écoute Jimi Hendrix et Stockhausen. Mais on écoute aussi Joni Mitchell. Je n'ai jamais fait trop de différence de toute façon entre la musique populaire et la musique dite classique... ».





découle de cet enracinement dans le groove : « On n'a pas de batteur alors c'est un vrai défi de jouer comme ça, on doit tous se soutenir... On a beaucoup galéré pour y arriver. Quand on a commencé Journal Intime, on était souvent dans le rouge dès le deuxième morceau...Il a fallu apprendre à gérer notre énergie. Mais on s'entretient...on court ensemble, on fait de la natation... ».

On est un peu intrigué par son saxophone basse. On lui demande ce que cela apporte par rapport à un sax baryton. Fred Gastard, qui doit avoir l'habitude de ce genre de questions sur sa vie privée, répond avec patience et douceur : « Avec le saxophone basse tu as une profondeur dans le grave que tu n'as pas au baryton. C'est un peu la même différence qu'entre un sax alto et un ténor, il y a une quarte de différence entre les deux. Tu peux obtenir des effets intéressants, tu peux fendre le son, chanter dedans, faire des doubles sons... Au total ça fait un jardin de sons assez chouette... »



Samedi soir au Triton, après un ultime rappel (« Angels », de Jimi Hendrix) Fred Gastard avait annoncé que le dernier disque de Journal Intime Extension des feux venait de paraître (sur le label allemand Neuklang ). Il n'avait pas caché que les programmateurs (du moins en France) ne se bousculaient pas pour faire venir le quintette. C'est dommage cette frilosité, car la musique proposée par Journal Intime offre une synthèse rare : chercheuse mais vivante, inventive mais groovy, elle ne laisse personne sur le bord de la route. La mine réjouie des spectateurs, et surtout ces petites particules de joie qui flottaient dans la salle du Triton après le concert valaient tous les discours.

texte: Jean-François Mondot / Dessins: Annie-Claire Alvoet

## Jazz au Moulin : Marc Ducret à la Une de Journal intime

On ne rate pas un concert où est annoncé Marc Ducret qui, ayant quitté sa résidence scandinave, est en partance pour une longue tournée. D'autant qu'il ne se produit pas si souvent dans le sud de la France, qui plus est en aussi bonne compagnie. En effet, le guitariste a répondu présent à l'invitation de **Journal intime**, formidable trio prêt à « croiser le cuivre » avec ses cordes. Il va être difficile d'être impartiale, voire de raison garder, tant on attendait de cette rencontre, création portée par la Dynamo de Pantin et Jazzèbre de Perpignan. Le Moulin à Jazz de Charlie Free accueillait pour commencer sa saison à Vitrolles ces quatre aventuriers du son avec leur musique généreuse, folle, complexe et pourtant si accrocheuse, qui rend plus intelligent et plus sensible.

**Frédéric Gastard** avoue que le trio, très soudé, s'abreuve depuis longtemps à la source fraîche de la musique de ce guitariste si singulier, « guitar hero » qui ne s'est jamais déclaré comme tel et aime raconter ses débuts (atypiques pour le monde fermé du jazz) dans des musiques tout sauf savantes. Ce formidable autodidacte a plus que de l'oreille : un génie particulier pour retenir la musique et la chanson. Une mémoire intense qui lui permet de se souvenir des concerts avec précision, même de celui, un dimanche soir au Grim, à Marseille, où il avait choisi de se lancer dans un solo, un vrai, simple et évident, lumineux dans la forêt de tentatives plus ou moins poussées, expérimentales.



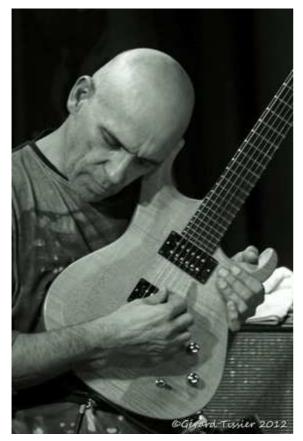
Marc ducret & Journal Intime Photo Gérard Tissier

Stratège de la six cordes, qu'il tripote son jack, mâchouille son médiator ou effleure son chevalet de façon particulière, tous le regardent et les guitaristes encore plus avidement, pour essayer de comprendre comment il s'y prend! S'emparer de la musique de Ducret est impossible, elle vous échappe, il faudrait ne jamais le quitter des yeux pour saisir les enjeux de son écriture, même quand il est « sideman », donc plus en retrait. On peut s'en approcher, la frôler, mais elle sait se fondre, faire retentir les harmoniques. On ne peut la décrire, seulement se laisser emporter, la raison n'y fait rien, du côté des spectateurs, bouche bée, oreilles grandes ouvertes.

Il est seul électrifié, le trio restant acoustique tant sa puissance est grande, et décuplée par l'environnement rapproché.

On se régale des zébrures et biffures du trombone particulièrement exalté de **Matthias Mahler**, de l'emportement à bout de souffle, près de la rupture, du sax basse, des éclats démesurés de la trompette. Ce nouveau répertoire, intitulé « Extension des feux », a été concocté avec passion par le saxophoniste basse **Frédéric Gastard**, qui présente également le projet avec pertinence et simplicité. Une musique écrite dans l'urgence d'inventer, de résister, évoquant les feux qui s'allument un peu partout dans notre époque trouble et troublante, perdue, mais qui ne se résigne pas pour autant. Indignation, ou plutôt dénonciation, musclée, velue - et embrasement. Les feux de l'été ne sont pas éteints. Et pas près de s'éteindre. Avec une telle formation, pas de danger !

Les morceaux s'enchaînent sans pause. On entre dans une sorte de transe, obtenue non par la seule répétition mais aussi par le vertige du son, la beauté des unissons. Peu de solos mais on ne penserait même pas à en demander tant on est bien, lové au creux de cette masse sonore, de ce fracas organisé et doux. A la fois libre et contrôlée, la musique est inclassable, aux confins du rock, du free jazz, de la musique contemporaine ; un brass band qui joue de la musique de chambre, on ne voit pas ça tous les jours. Mais on en redemande.



Le trio sait ce qu'il doit à la « manière » inventée par Ducret, mais ce n'est pas un problème, au contraire : tous trois s'adaptent, s'engouffrent dans le passage, s'encordant après lui, à moins qu'ils ne lui proposent de les suivre à son tour et ne lui rendent ainsi hommage. Sauf que sur scène, cela ne se sent pas, et en aucun cas on n'a l'impression d'entendre des disciples entourant le maître.

On avait déjà apprécié l'attitude chaleureuse et sans prétention des trois musiciens cet été, lors du festival « Jazz à La Tour » (la Tour d'Aigues) : heureux de jouer là pendant trois jours, ils avaient tenté d'audacieuses combinaisons, perchés aux fenêtres du château ; ces excentricités étaient visuellement réussies, mais avaient suscité certaines difficultés techniques...

La grande force du trio est la complicité, palpable : tous trois savent réagir immédiatement, relancent, rebondissent d'autant mieux que les timbres se marient bien, trombone, trompette, sax basse.... On sort donc ici des formules classiques, on renouvelle l'art de la formation triangulaire, et ce avec une sonorité inouïe. On se répond avec des vraies nuances, non sans humour quand les musiciens s'échinent au cours d'un morceau à produire les sons les plus invraisemblables : ça éructe,

grogne, feule, claque, souffle bien sûr, et on salive aussi (on le sait, c'est un des soucis de ces instrumentistes d'arriver en plein effort à purger leur tuyauterie). Sylvain Bardiau termine seul sous le regard goguenard de Marc Ducret, qui, visiblement, apprécie sa prestation.

Avec Ducret, la guitare entre dans la danse et, joyeusement, finement, se glisse dans le « vacarme ». Il a une idée précise de la musique qu'il veut créer, de ce qui doit sonner, et dirige entre écriture « sérieuse » et improvisation cadrée. Intelligence du jeu, vision claire et lucide... il sait où il va ; dans « le sens de la marche », sans doute. Lorsqu'il se lance dans des crescendos vibrants mais souples, on assiste à quelque chose d'intense, un moment d'équilibre absolu, parfait, rêvé. C'est fort et pourtant, ça résonne/raisonne dans la tête.

Ébloui et galvanisé, on se répète la merveilleuse formule du colosse du saxophone, Sonny Rollins, qui disait : « Si vous aimez profondément le jazz, soyez reconnaissant d'avoir trouvé quelque chose dans votre vie qui vous soit cher. La plupart des gens n'ont pas de passion de ce genre... Soyez reconnaissant, car c'est un privilège que d'être impliqué" [1].

En guise de rappel, le groupe choisit d'exhumer « Qwartsch », une pièce des Dentelles à Mamie, une formation antérieure où les recherches sur les timbres et les couleurs étaient déjà raffinées et où l'électronique de Guillaume Dulac intervenait intelligemment. Des compositions soufrées, à l'énergie souterraine, un groupe qui se présentaient déjà comme faisant une musique de « grooves soniques iconoclastes et abscons, à base de bruits zétranges et luxuriants, de free jazz vert pomme concentré et de rock riquiquimaliste glabre ». On voit qu'il y aurait de quoi broder sur la question.

[1] propos recueillis par Clovis Nicolas in « Sonny Rollins, colossax! », Jazzman n°132, février 2007

## Festival « Jazzèbre » 2012 : la vingt-quatrième échappée

...Nul besoin de transition – simplement le brouhaha, suivi du silence, de ces minutes nécessaires au changement de décor - pour partir en voyage avec Marc Ducret et le trio Journal Intime [3], comme toujours quand l'invention est constante et que sont au cœur de la musique le plaisir de créer et l'imagination lorsqu'elle signifie de couleurs nouvelles, chatoiements et lumières incessantes. Même si les mondes ainsi créés diffèrent, nous nous y retrouvons, nous y devenons nous-mêmes. C'était semble-t-il la cinquième fois qu'était jouée en public Extension des feux, cette musique commune à l'un des guitaristes les plus novateurs qui soient et à un « trio de vents » à qui la liberté dans toutes ses acceptions, les plus intelligentes et les plus folles, ne fait pas peur. C'était comme une première fois pourtant. La première fois, il faut se lancer, se donner. Ce fut le cas. Comme par magie, la musique la plus inouïe peut faire danser à l'instant même où les sonorités nous étourdissent. Que Marc Ducret maltraite un peu sa guitare ou qu'un trombone s'enflamme. On comprend alors que le domaine des feux soit en pleine extension... N'est-ce pas ce qui fait le cœur du jazz (peut-être de toute musique lorsqu'elle est pleinement elle-même) que ce feu qui brûle et qui nous saisit ?